

Football et unité nationale : entre construction politique et signification sociale (1965–2010)

Abdoun Nassir^a

Doctorant en Histoire/Étudiant en Master Science Politique, Université de Ngaoundéré, Cameroun

Résumé. Au Cameroun, pays d'Afrique centrale qui compte plus de 200 langues nationales et entités ethniques, le football s'est imposé tant dans le discours politique que dans la *praxis* sociale comme un instrument de l'unité nationale. Sport le plus important au regard du palmarès et de l'engouement populaire, le football est un reflet pertinent de la dynamique historique qui s'opère dans ce pays. À l'image des clubs mythiques à base ethno-centrée qui ont animé la scène sportive du continent dans les décennies des années 60 et 70, la société semble s'attacher au marquage identitaire propre à ces associations sportives. C'est avec l'émergence du label « Lions indomptables » que nous assistons à un véritable mixage à l'échelle nationale. Dans une approche dynamique, il s'agit de déterminer les fondements de cette unité rendue opérationnelle par le football. L'approche est éminemment pluridisciplinaire en usant de l'histoire, de la science politique et de la sociologie.

Abstract. Cameroon is a country in central Africa with more than 200 dialects and ethnic groups but has seen football become a factor of national unity both in political discourse and in social practice. As far as glory, enthusiastic popularity are concerned, football is the most important among the sports practiced in Cameroon. It is a relevant reflection of the historical dynamics, which are taking place in the country. Just like the mythical clubs specially based on ethnic groupings, which marked the sporting environment of the African continent during the 60s and 70s, the society seems to be very attached to social identity signs specific to these sports associations. It is with emergence of the label “Indomitable Lions” that we notice a real mixing up at the national level. In a dynamic approach, this article aims at determining the foundations of this unity operationally rendered by football. The approach is highly multidisciplinary using history, political sciences and sociology.

Introduction

Le football est certainement un des repères les plus populaires pour qualifier le Cameroun. Avec un palmarès marqué à quatre fois par le trophée le plus prestigieux du continent africain¹, un parcours épique en 1990 au mondial italien², sans oublier les multiples succès

^a e-mail : abdounnassir@gmail.com

¹ Il s'agit des éditions de Coupe d'Afrique des Nations (CAN) de 1984, 1988, 2000 et 2002. En 2000, l'équipe olympique a décroché la médaille d'or aux Jeux Olympiques de Sydney.

² Pour la toute première fois, une équipe africaine atteint les quarts de finale en coupe du monde de la FIFA.

des clubs en compétitions continentales³ et une pléthore de ses joueurs dans des prestigieux clubs européens les plus en vogue, le Cameroun connaît une histoire particulière avec le football. De façon récurrente, pour des besoins de propagande politique ou par allusion populaire, on affirme que ce sport reflète à lui seul l'unité nationale de ce pays. Il s'agit dès lors de passer au crible de l'analyse scientifique cette affirmation devenue ordinaire tant sur la scène politique, que le champ social. La présente réflexion se propose d'analyser le mécanisme par lequel l'unité socio-politique du Cameroun se négocie à travers le football. Elle fera une part belle à l'équipe nationale fanion baptisée « les lions indomptables » depuis 1972 ainsi qu'aux clubs qui ont remporté au moins un trophée continental à savoir : *Oryx de Douala*, *Canon de Yaoundé*, *Tonnerre Kalara Club* et *Union de Douala*. Une seconde catégorie d'acteurs est au centre de l'analyse à savoir les deux Présidents qui ont dirigé le Cameroun jusqu'à présent. Du fait de leurs accointances permanentes et multiformes avec le football, leurs actes, prises de position et implication personnelle en faveur de ce sport sont des repères pertinents pour apprécier les stratégies politiques mises en œuvre autour et à travers le football. La fourchette chronologique de l'étude va de 1965, l'année au cours de laquelle un club camerounais (*Oryx de Douala*) a remporté pour la première fois un trophée continental à 2010 qui marque une rupture majeure symbolisée par la pire participation du Cameroun à une compétition internationale : la coupe du monde en Afrique du sud. Les années de victoire des clubs et de l'équipe nationale à l'international constituent les repères chronologiques charnières. Le matériau d'analyse est conçu à base des discours politiques autour du football, des données orales collectées auprès des footballeurs et d'acteurs du mouvement sportif et des données de seconde main produites par des chercheurs et des journaux de presse écrite.

Les auteurs qui s'intéressent à la question politique en Afrique (Bayart, 1985 ; Sindjoun, 2002 ; Médard, 1990 ; Badié, 1992) se sont appesantis sur la notion d'unité nationale qui se trouvait au cœur du discours politique et des constructions idéologiques au cours des premières décennies postindépendance⁴. On semble dès lors s'accorder sur le principe qui veut que la construction de l'État-nation exige de bâtir l'unité nationale. Cette dernière s'entend comme l'agrégation de toutes les disparités particulières en une conscience collective. Dans le but de consolider son pouvoir, dès la fin de la guerre contre l'Union des populations du Cameroun (UPC) marquée par l'assassinat public d'Ernest Ouandié en 1971, le président Ahidjo avance dans son projet hégémonique (Bayart, 1985). Ce dernier passe par l'instauration d'un régime politique hyper-présidentiel (Sindjoun, 1996) dont le leitmotiv est l'unité nationale et le bras séculier est le monopartisme instauré dès 1966. Ce projet politique passe aussi par le contrôle de presque tous les domaines de la vie du jeune État qu'est le Cameroun comme les associations identitaires, syndicales, juvéniles et féminines⁵. Cette volonté s'est aussi focalisée sur le champ sportif et plus particulièrement le football. En effet, l'équipe nationale de football est prise comme le reflet de l'unité nationale.

³ En Coupe d'Afrique des Clubs Champions : *Oryx de Douala* (1965), *Canon de Yaoundé* (1971, 1978, 1980), *Union de Douala* (1979). En Coupe d'Afrique des Vainqueurs de Coupe : *Tonnerre Kalara Club* (1975), *Canon de Yaoundé* (1979), *Union de Douala* (1981).

⁴ Le contexte post indépendance en Afrique marqué par l'émergence de l'idéologie panafricaniste était favorable à la prolifération du concept d'unité nationale dans les nouveaux États africains. C'est ainsi qu'au-delà de son implantation au Cameroun par le président Ahmadou Ahidjo, il est possible de citer les cas présidents Kwamé Nkrumah au Ghana, de Gamal Abdel Nasser en Égypte, de Julius Nyeréré au Kenya et de Félix Houphouët-Boigny en Côte d'Ivoire.

⁵ Le mouvement d'absorption des mouvements associatifs identitaires par l'article 4 de la loi n° 67/LF/19 du 12 juin 1967 portant sur la liberté d'association ; syndicaux en 1969 et féminins en 1965, est assez illustratif de cette situation.

Cette réflexion qui s'inscrit dans le prolongement de nos productions antérieures (Abdoun Nassir, 2012) se propose de discuter la manière dont le football est constitué en instrument de fondement du discours politique sur l'unité nationale dans le cadre du champ sociopolitique camerounais d'une part et de l'appropriation sociale qu'en font les Camerounais d'autre part. Il s'attarde sur la capacité de ce sport à être un miroir de la société camerounaise dans sa complexité, ses contrastes et ses repères. Cela suppose une appréhension théorique du football comme un fait « social total » (Mauss, 1950 : 147). De toute évidence, « [...] studying sports can yield important insights about non-sporting aspects of African societies as well ». (Vidacs, 2006 : 337).

1. L'unité nationale par le sport : une construction politique

Le sport est régulièrement mis au centre des projets nationalistes, le football en particulier (Bovin-Chouinard, 2009 ; Hamelin, 2009). Le rapprochement du football à l'unité nationale est avant tout le fruit d'une orientation sémiotique voulu par le politique dans le sens d'imposer un construit mental qui lui est profitable. L'articulation du discours politique de l'ordre dirigeant local (Sindjoun, 1997) s'est attelée à démontrer cette évidence. L'abondance de l'évocation du football dans le discours du politique au Cameroun témoigne, au moins depuis 1965, s'il en était encore besoin, de sa récurrence dans les pratiques politiques. C'est un sujet politiquement intéressant, car- il regorge des atouts incontestables en termes de captation de l'attention du peuple afin de le distraire des difficultés sociopolitiques du moment⁶, ou de le faire phantasmer sur le pouvoir (Huizinga, 1971). Sur la voie de construction des États-nations, le sport a servi de faire-valoir à cette visée. Ce n'est d'ailleurs pas une spécificité du continent noir, car- les régimes fascistes dans le monde ont abondamment instrumentalisé le sport dans l'expression de leur nationalisme.

Durant l'Allemagne hitlérienne et l'Italie mussolinienne pour exemples, les athlètes ont servi d'ambassadeurs de leur pays et la récupération qui en a été faite visait à valider les options politiques à l'image du succès sportif. De plus, les conflits politiques intervenus lors des éditions de la Coupe du monde et des Jeux olympiques (JO) (Arnaud et Arnaud, 1997) traduisent de façon irréfutable l'ancrage nationaliste des participations sportives. Les critères d'admissibilité des pays dans les compétitions internationales sont parfois établis sur une base politique. C'est ainsi que la République sud-africaine sous le régime de l'apartheid a été suspendue par le Comité international olympique (CIO) (Bernasconi, 2010). Elle est longtemps restée une nation non admissible à cause de la nature raciste et ségrégationniste de son gouvernement. Aussi, les victoires de l'athlète américain Jesse Owens aux Jeux olympiques de Berlin de 1936 et le polemique refus d'Hitler de le décorer est un signe de l'usage du sport comme médium d'expression des opinions politiques (Yange, 2003).

Au Cameroun, le football a été le plus utilisé tant pour sa popularité que pour les succès engendrés par les clubs nationaux (1965–1981) que par les Lions indomptables (1982–2002). C'est à deux occasions régulières que les discours politiques évoquent le football. Chaque année ce rituel est célébré, par d'une part le discours fait à la nation prononcé le 31 décembre, et d'autre part par celui du 10 février, la veille de la fête nationale de la jeunesse. A ces évènements permanents, s'ajoutent d'autres, plutôt épisodiques, parce que conditionnés par des circonstances particulières. Il en va ainsi des réceptions des joueurs au Palais de l'Unité à la suite d'une victoire dans une compétition internationale majeure.

⁶ S'intéresser à l'expression *Panem and Circense* (Pain et Jeu du cirque) qui traduit l'objectif de distraction du peuple des véritables questions nationales par l'ordre gouvernant en Afrique postcoloniale. Tout comme en Rome sous César, les activités ludiques sont brandies comme paravent d'éloignement du peuple de la chose politique.

« Sous cet aspect, le sport est un puissant moyen de mise en condition politique, et l'on peut parfaitement lui appliquer la dénomination d'opium du peuple au double sens du terme : d'une part obscurcissement des facultés critiques (évasion, fuite, extase) et d'autre part, compensation, substitution pour les malheurs réels. Par l'identification nationale, le sport constitue un puissant moyen d'homogénéisation et de cohésion sociale et il est présenté comme tel par ses apôtres et idéologues » (Laguillaumie, 1972 : 54).

1.1 Approche discursive et épistolaire

À L'analyse, la régularité du football dans les discours tient compte de l'opportunité politique⁷. Du fait de sa forte politisation, le football n'est pas du tout évoqué quand la discipline se porte mal. C'est comme si parler du sport quand les victoires ne sont pas au rendez-vous était un risque politique. Ainsi, après avoir profité du blason reluisant d'une équipe nationale victorieuse de manière récurrente, au plan continental et international entre 2000 et 2002, le discours du chef de l'État à la fin de l'année 2008 ne parlait que de l'athlète Françoise Mbango⁸ et celui de 2010 éluda carrément le bilan sportif annuel du Cameroun, après la débâcle des Lions à la Coupe d'Afrique des nations (CAN) et à la Coupe du monde de Fédération internationale de football association (FIFA).

C'est une stratégie clairement concevable, car- elle procède par opportunisme lorsque c'est favorable et par esquive au moment où la discipline se porte mal. Le régime préfère se référer aux données reçues par le succès, facilitant la transmission de son message dans les discours. Le football, du fait de l'apparente vulgarité de sa pratique, décodable par la masse sans nécessairement solliciter une compétence spécifique, permet de par ses exploits, d'atteindre un grand nombre de personnes. Tel un code de communication, il est relativement facile à assimiler :- « on pourrait, bon droit invoquer, pour comprendre la popularité du jeu, sa simplicité relative, les qualités dramatiques ou les dimensions esthétiques du spectacle »(Bromberger, 1998 : p. 41)-.

L'absence du football en cas de mauvaise fortune sportive obéit à une logique de communication politique. Relevant du domaine d'expression de la passion, il pourrait raviver les frustrations dans d'autres aspects de la vie nationale, politique et économique notamment. L'enchevêtrement que le sport permet d'établir entre les sphères politiques, économiques et sociales conditionne la déduction faite de l'échec en football sur les autres aspects de la vie de la nation. Ceci afin d'éviter que les citoyens aient une propension à se focaliser sur l'échec sportif pour faire des déductions parallèles dans les autres domaines de l'intervention politique.

1.2 Extraits des discours fondateurs

L'ensemble des déclarations présentées est principalement constitué d'extraits de trois discours prononcés à des périodes précises (réception au Palais) et d'une lettre du président Paul Biya aux citoyens camerounais. En effet, « l'historien peut s'intéresser aux méthodes linguistiques pour leur valeur démonstrative ou pour leur valeur de preuve » (Prost, 1988 : 257). À ce titre, « [...] il attend d'elles qu'elles le mettent sur la voie de découvertes, qu'elles fassent apparaître des rapprochements, des différences, des structures qu'il ne percevait pas à la simple lecture des textes » (Prost, 1988 : 257). Ces données permettent de cerner la place

⁷ Entretien avec Mathias Owona Nguini, le 7 août 2012, Yaoundé.

⁸ Elle est une athlète d'origine camerounaise qui s'est naturalisée française en 2010. Elle pratique le triple saut. Elle est la première athlète du Cameroun à être médaillée d'or aux Jeux olympiques notamment ceux d'Athènes (2004) et de Pékin (2008).

accordée au sport en général et au football en particulier et situent pertinemment la position qu'occupe la référence à l'unité nationale et ses différentes formes et variations de manière dynamique. C'est aussi une exposition de toutes les manœuvres discursives usant de diverses stratégies rhétoriques.

1.2.1 L'allocution du président Ahmadou Ahidjo adressée au club de football d'Oryx de Douala en 1965

Le club de football camerounais l'Oryx de Douala prend part à la première édition de la Coupe d'Afrique des clubs champions au Ghana. Vainqueur de la compétition, les joueurs et leurs encadreurs sont reçus au Palais par le président Ahmadou Ahidjo le 22 février 1965.

« [...] L'importance du sport dans notre société n'est plus à démontrer. Les compétitions sportives développent l'esprit d'équipe et nous pouvons dire, à cet égard, que le sport constitue le creuset de l'unité nationale. En effet, le sport est l'une des activités grâce à laquelle tous les Camerounais quelles que soient leur région, leur tribu, leur confession se rendent compte fraternellement, qu'ils font partie d'une même famille, la famille camerounaise. [...] Par cette voie, les sportifs apportent et apporteront de plus en plus, j'en suis convaincu, une contribution essentielle à la réalisation de l'unité africaine, à laquelle nous tenons tous. [...] » (Ahmadou Ahidjo, 1980 : 597–598).

1.2.2 L'allocution du président Ahmadou Ahidjo aux sportifs en 1976

Les sportifs camerounais ont pris part à la deuxième édition des Jeux d'Afrique centrale en 1976 (du 29 juin au 11 juillet). Sur neuf pays participants, le Cameroun est sorti premier avec 26 médailles d'or, 19 d'argent et 12 de bronze (Ndongo Minsoko, 2006 : 59). Cette compétition marque surtout le premier succès des Lions indomptables à un événement sportif international depuis sa création en 1972. Sportifs de toutes les disciplines et encadreurs sont reçus par le président Ahmadou Ahidjo le 21 août 1976.

« [...] Cette place se justifie d'autant plus que, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, dans le contexte particulier du Cameroun, le sport constitue, à l'intérieur, un précieux moyen de renforcement de l'unité nationale et de promotion des valeurs éducatives et civiques du citoyen et à l'extérieur, un instrument de rapprochement de tous les peuples de bonne volonté qui ont foi en la dignité et en l'égalité de tous les êtres humains. [...] Mais les sportifs camerounais se doivent, pour l'honneur de la patrie, qu'ils y représentent, de faire également preuve du même esprit dans les arènes internationales. [...] Notre ambition est de donner au sport, parce qu'il est- d'une part facteur d'intégration nationale et de compréhension internationale, et d'autre part- vecteur d'une éthique génératrice d'équilibre physiologique et psychique, la place éminente qui lui revient dans le processus de l'édification nationale puisqu'il contribue puissamment à la création de cet homme nouveau qui est le but suprême de notre entreprise de construction nationale. [...] » (Ahmadou Ahidjo, 1980 : 1876–1880).

1.2.3 Discours du président Paul Biya destiné aux Lions indomptables en 1984

Pour la première fois, les Lions indomptables remportent la CAN. Ils sont reçus par le président Paul Biya. L'actualité politique du Cameroun est animée non seulement par les soupçons de complot contre l'État (depuis fin 1983) mais aussi, par la deuxième année de l'accession du nouveau président à la magistrature suprême. Le slogan du nouveau régime porte sur le triptyque « Renouveau national-Rigueur-Moralisation ».

« [...] Le gouvernement, vous le savez, chers compatriotes, a toujours attaché une importance particulière aux activités sportives, et le succès historique remporté à Abidjan,

en même temps la récompense méritée du travail en profondeur réalisé, est également un témoignage éloquent de la grande vitalité actuelle du sport camerounais et la première consécration, à l'échelle continentale, de la politique de renouveau national et de moralisation que nous poursuivons depuis le 6 novembre 1982. En effet, la vitalité de notre sport exprime sans doute la puissante vitalité de notre peuple. [...] Mais elle puise aussi sa source dans le dynamisme de notre politique du renouveau national fondée sur une cohésion nationale intégrée, sur une solidité morale à toute épreuve et sur la rigueur, valeurs sans lesquelles l'individu comme la société ne peuvent connaître leur plein épanouissement. C'est donc légitimement que la victoire d'Abidjan qui exalte les vertus de notre peuple et qui honore notre pays est perçue comme la victoire de l'unité nationale. [...] Vous avez ainsi été, chers compatriotes, de dignes ambassadeurs du renouveau. [...] » (Kemmegne, s.d. : 105–107).

1.2.4 Lettre du président Paul Biya aux Camerounais en 2009

Pour la première fois, le président Paul Biya s'adresse à ses concitoyens par voie épistolaire le 3 novembre 2009. C'est à l'occasion de la célébration du vingt-septième anniversaire de son accession au pouvoir. Dans l'intitulé, il est précisé que c'est une lettre du président de la République, président national du Rassemblement démocratique du peuple camerounais (RDPC), adressée à tous les Camerounais et aux militants de son parti. Elle intervient après un contexte politique assez tendu. En effet, au courant de l'année 2008, des revendications populaires durement réprimées ce sont manifestées dans les villes de Yaoundé, Douala et Bamenda. Qualifiées d'« émeutes de la faim » par la presse pro-gouvernementale, elles ressemblent plutôt à une désapprobation de la révision de la constitution de 1996, précisément sur le mandat présidentiel de sept ans renouvelable une fois (Article 6). Paul Biya serait inéligible en 2011, raison pour laquelle la révision est intervenue pour rendre le renouvellement du mandat illimité. Au plan sportif, le Cameroun a été finaliste de la CAN en 2008 et s'est qualifié *in extremis* au mondial de 2010, qui- pour la première fois aussi, se tiendra sur le continent africain (République sud-africaine).

Après avoir fait son bilan des vingt-set années de règne sur les trois premières pages, il se focalise sur le football sur la dernière page : - « [...] enfin, je voudrais vous faire une confiance si vous le voulez bien. Lorsqu'il m'arrive de m'interroger sur nos enjeux nationaux et notre destin commun, comme c'est certainement le cas pour chacun d'entre vous, je pense aux Lions indomptables qui ne sont jamais aussi forts qu'en période de doute et qui savent se relever à chaque fois de faux pas perpétrés. C'est ce que j'appelle « l'esprit des Lions » autrement dit « the fighting lions spirit ». Nous devrions nous en inspirer en toutes circonstances pour déjouer toutes les manœuvres funestes, éviter les nombreux pièges qui nous sont tendus, en particulier ceux du découragement et de la démobilisation, mais surtout pour relever les multiples défis qui nous sont lancés. [...] » (Biya, 2010 : 340).

Une analyse de cette production discursive et épistolaire permet de faire une description en plusieurs points. *Primo*, la disparition automatique du sport dans le discours politique est notoire en période de contre-performance sportive. De même, son évocation est systématique au cours des années fastes en victoires sportives. Le politique greffe sa stratégie de capitalisation essentiellement sur les succès. Une attitude identique autant chez Ahmadou Ahidjo et Paul Biya.

Secundo, il est remarqué qu'il s'opère des continuités dans l'ensemble aux niveaux conceptuels et thématiques puis des ruptures dans les aspects idéologiques. C'est ainsi que sur la place du sport comme bras séculier d'implémentation de l'idéologie de l'ordre dirigeant, les deux régimes s'accordent. Cependant, chacun d'eux se targue de faire un rapprochement implicite entre la réussite sportive et l'idéologie politique du moment. Ainsi, pour Ahidjo, les

succès consolident « l'unité nationale » or pour Biya, ils sont une preuve irréfutable de la réussite du « Renouveau national ».

Tertio, on constate une permanence en termes de manipulation des succès sportifs afin de masquer un certain échec sociopolitique national ou de manière plus nuancée d'apaiser les difficultés du vécu politique du moment. C'est dans ce sens que les propos de Biya lors de la réception des Lions en 1984 tentent de camoufler le malaise laissé par la découverte « d'un complot visant à déstabiliser la république ». Il fait un parallèle entre la bonne santé sportive de l'équipe fanion et la supposée bonne marche sociopolitique du Cameroun qu'il dirige.

Enfin, il est aussi perçu à travers ces discours la légitimation d'une situation politique en rapport avec le football. C'est ainsi qu'il est possible de voir que l'ère Ahidjo est plus propice au développement du football national avec notamment sa consécration au plan continental. Cette période correspond au succès des clubs auxquels le président attribuait une dimension nationale pour souligner la rhétorique sur l'unité nationale. Sous le régime du président Biya, c'est autour de l'équipe nationale que porte sa communication, car- les clubs ne remportent plus de compétitions internationales.

2. La perception de cette unité par la société

Les arguments qui montrent les limites intrinsèques à la pratique du football au Cameroun en matière d'unité nationale sont nombreux. Comme fait social reflétant les caractéristiques de la société, le football ne déroge pas aux réalités quotidiennes que vivent les Camerounais. De plus, son insuffisance à incarner l'unité politique d'un peuple dans son entièreté ne résiste pas à l'analyse. C'est un référent trop faible pour incarner l'unité de toute une nation. Cette faiblesse vient du fait que ces rencontres sont occasionnelles, d'une durée qui s'évalue en minutes ayant une issue des plus aléatoires. Toutefois, malgré les pratiques politiques qui consacrent le respect des quotas régionaux dans tous les concours et nominations administratifs, les supporters n'appliquent pas cette règle à l'équipe nationale, ne s'en tenant qu'aux critères de compétence et de performance sportives. En outre, il s'opère une véritable remise en cause de la nature ethno-centrée de certains clubs.

2.1 Aux antipodes de l'équilibre régional

Dans le jargon administratif camerounais, le principe de l'équilibre national sur une base de quota pour chaque région reste une valeur immuable dans les processus de sélection dans les concours et ceux de promotion dans la fonction publique. Le football, malgré sa politisation, a échappé à cette considération. Ceci fait dire qu'il est toutefois le reflet de l'unité, car- les supporters, citoyens dans ce cas, ne tiennent pas compte de l'origine ou de la proportion ethnique des joueurs⁹. L'objectif est tourné vers la performance sportive.

La constitution de l'équipe nationale s'est pendant longtemps basée sur les effectifs des clubs qui connaissaient de bons résultats. Les noms des joueurs les plus en vue à chacune de ces périodes ont des résonances sociologiques qui correspondent aux originaires des entités ethniques qui dominent dans les clubs en question. Dans la décennie de 1960, c'est l'*Oryx* qui fournissait l'essentiel. Ainsi, les Sawa étaient majoritaires. C'est la génération des joueurs comme Moudouté Victor, Koto Colbert, Jean Moukoko, Ebenezer Koto, Lucas

⁹ Cependant ce constat est à nuancer. En effet, lors des crises internes à l'équipe ou de mauvais résultats dans une compétition, les relents d'identification ethno-régionale des joueurs refont surface dans le vocabulaire populaire. C'est ainsi que des expressions populaires telles que : « le mauvais caractère Bassa de ce Eto'o ! », « le bamiléké de Kameni ci ! », « le gars d'Idrissou ne sait que courir comme un mouton du nord ! » apparaissent. Par une éducation olympique plus appropriée, les supporters parviendront à dépasser de telles considérations.

Bakoumé, Frantz Doumbe, Tokoto Jean Pierre, Doualla Ndoumbé, Koum Emmanuel, etc. (*Fecafoot Mag*, 2010). La décennie de 1970 a connu une proportion relativement égale entre les originaires de l'Ouest et ceux des régions actuelles du Sud et du Centre. En fait, c'est la période de gloire de l'*Union de Douala*, du *Canon* et du *Tonnerre*. L'*Union de Douala* est majoritairement constituée des Bamiléké. Les joueurs de cette période reflètent cette double domination ethnique. Le caractère hétérogène des joueurs peut s'apprécier à travers des noms des plus célèbres d'entre eux tels que Manga Onguéné¹⁰, Philippe Mouthé, Paul Nlend, Atangana Ottou, Jean Paul Akono¹¹, Emmanuel Mvé, Roger Milla, Joseph Antoine Bell¹², David Mayebi, Théophile Abega¹³ et Bonaventure Djonkep. Jusqu'en 1986, la domination des originaires du Sud et du Centre était importante, car le *Canon* et le *Tonnerre* ont continué à dominer la scène footballistique. Dès 1986, les effets de l'extraversion des joueurs camerounais commencent à se manifester (Poli et Dietschy, 2006). Cette pratique suppose que les États africains ne se consacrent plus à la formation de leurs footballeurs d'élite préférant recruter ceux d'entre eux qui évoluent dans les championnats professionnels européens. L'entraîneur français du Cameroun Claude Leroy va suivre cette logique en sélectionnant prioritairement les joueurs qui évoluent en Occident. Il s'est retrouvé avec une majorité de Bassa et n'a pas manqué de souligner que s'il était camerounais, on l'aurait taxé de tribaliste (Bell, 2011 : 145). Tant que l'équipe gagne, personne ne s'intéresse à ces données ethniques. Ce n'est pas un fait isolé dans les pratiques sportives modernes, car- même « en Europe, au XIX^{ème} siècle, avant que le football n'imposa une homologation exemplaire du comportement sportif, les pratiques sportives coïncidaient habituellement avec des limites ethniques et linguistiques bien définies. » (Pivato, 1992 : 14).

Dès lors, dans un pays où le mérite est très souvent hypothéqué et sacrifié sur l'autel du principe de la satisfaction des revendications ethno-régionalistes, le football camerounais au niveau de l'équipe nationale, marque une exception. Il est de ce fait considéré par la majorité des jeunes comme un domaine où le mérite prime avant tout. Dans un système politique marqué par une corruption et un clientélisme cancérigène, l'équipe nationale de football incarne de ce fait un îlot de promotion sociale à l'abri de certains vices de la société camerounaise.

2.2 Une remise en cause de la nature ethno-centrée des clubs de renom au Cameroun

Nés pendant la période coloniale, le *Canon*, l'*Union*, le *Tonnerre* et l'*Oryx* ont chacun un socle ethnique sur lequel il est bâti. Leur renom est dû à leur palmarès aussi bien au plan continental que national. Ces clubs comportent des caractéristiques identitaires aussi bien dans leur organisation que dans le choix de leurs dirigeants. Le cadre sportif a ainsi servi d'espace de contestation des mesures en vogue sous le régime du parti unique dans lequel la liberté de créer les partis politiques était inadmissible. De surcroît « les associations présentant un caractère exclusivement tribal ou clanique, ainsi que celles qui sont fondées sur une cause ou en vue d'un objet illicite contraire aux lois et aux mœurs [...] sont nulles

¹⁰ Ancien Lion indomptable, il a été en 1980 ballon d'or africain. Entre 1989 et 2002, il a occupé divers postes à responsabilités au sein de l'équipe nationale de football.

¹¹ Ancien international de football, il a été plusieurs fois désigné comme sélectionneur de l'équipe nationale camerounaise. C'est lui qui a conduit l'équipe du Cameroun championne olympique en 2000 à Sydney.

¹² Ancien gardien de but de l'équipe fanion, il est actuellement consultant sur les chaînes de Radio France internationale (RFI) et de télévision à *Africa 24*.

¹³ Ancien milieu de terrain des Lions indomptables, il aura été consacré meilleur joueur africain en 1984. Il a aussi connu une carrière politique après sa retraite sportive grâce à son ascension comme maire de Yaoundé IV en 2007.

et de nul effet »¹⁴. La nature sportive de ces associations servait de couverture à leur base ethnique. Il s'est opéré une institutionnalisation de ces caractères ethniques.

Une évolution des noms de ces clubs permet d'appréhender leur identité première qui se rattache à l'ethnie¹⁵. Le « Canon ewondo » est devenu *Canon de Yaoundé*, le « Tonnerre de Mvog Ada » s'est mué en *Tonnerre Kalara Club*, « l'Union bamiléké de Douala »¹⁶ s'est transformée en *Union de Douala* et « l'Oryx bellois » a fini par s'appeler *Oryx de Douala*. Ce changement intervient au cours des années 60, reflétant l'impact du discours sur l'unité nationale qui se veut au-dessus des identités ethniques. Toutefois, une double appellation a subsisté, l'une officieuse et qui n'a pratiquement pas changé et l'autre officielle, en gardant la dénomination actuelle. Seule une analyse du contexte de leur création permettrait de mesurer l'incidence identitaire.

Le *Canon de Yaoundé* est créé en 1930 (Kodo-Ela, 1990 : 22) à la demande du Gouverneur Théodore Paul Marchand qui, dans le cadre des festivités de l'armistice de la fin de la Première guerre mondiale, a instruit le chef de la communauté Ewondo (Ekuam-Afan) nommé Yené Herman de présenter une équipe de football pour jouer contre celle des Français. Tandis qu'un match identique avait lieu à Douala, il fallait un autre dans la capitale politique. Lors de la réunion portant sur la création du club, un débat se tint sur le nom à attribuer. C'est dans cette foulée que le patriarche Mvogo Melingui rappela le bruit de l'engin qui permit aux Français de chasser les Allemands du Cameroun. Ici, la référence est faite au canon. La décision a été prise de nommer le club *Canon* et de lui donner comme slogan *kpakoum*, symbolisant l'explosion de celui-ci.

Le *Tonnerre* est né de la scission au sein du *Canon*. En effet, le Capitaine Omgba Zing s'est retiré pour créer le club. Les faits remontent à l'année 1933¹⁷. Ayant remporté la coupe de la compagnie des cigarettes nationales, le *Canon* dirigé par Omgba Zing a fait le tour des cantons ewondo pour présenter le trophée remporté par les fils de la tribu. Une parfaite manifestation de la récupération du résultat footballistique au profit d'une exaltation ethnique. C'est une dispute sur le partage des cadeaux reçus qui finit par créer la division. Omgba Zing pris la décision de fonder le *Tonnerre* en 1934 avec pour base la famille Mvog Ada qui s'oppose ainsi au *Canon* des Nkolndongo. L'histoire du *Tonnerre* a été animée par un conflit d'héritage identitaire qui confine le club à un tiraillement entre les descendants et apparentés d'Omgba Zing contre ceux qui viennent d'autres clans. En réalité, la raison principale de leur opposition réside dans le fait que certains de ces protagonistes soutiennent que c'est une propriété des Mvog Ada sans donner la latitude aux originaires d'autres clans d'en assurer la gestion.

Le contexte de création de l'*Union de Douala* permet de comprendre la configuration sociologique de la ville de Douala à cette époque-là. C'est pratiquement chaque canton sawa qui avait son club : *Caïman* d'Akwa, *Diable noir* de Deïdo, *Lumière sportive* de Bonapriso et *Oryx bellois*, pour ne citer que ceux-là. Le quartier New Bell regorge en majorité de Bamiléké et d'originaires du Nord-Cameroun que l'on regroupe généralement sous le générique *Haoussa*. C'est donc le quartier des allogènes en prenant la référence sur la date de leur implantation dans la ville. C'est une fusion entre plusieurs clubs qui fera naître l'*Union de Douala*. Par ailleurs, son slogan *nassarakamakai* est la preuve de sa filiation au Nord. Les Bamiléké vont plus s'engager dans la gestion du club et le recrutement des joueurs. Plus tard, il prendra le nom de l'*Union bamiléké* pour signifier sa nouvelle configuration.

¹⁴ Loi n° 67/LF/19 du 12 juin 1967.

¹⁵ Mathias Owona Nguini, entretien du 3 août 2012, Yaoundé.

¹⁶ Ce club bien qu'il représente le groupe bamiléké, se localise en plein Douala. Une explication succincte est faite plus bas.

¹⁷ Entretien avec Essomba Eyenga, le 5 octobre 2012 à Yaoundé.

Oryx de Douala est créé autour de 1925 grâce à la fusion de *Requin* et de *Lumière Sportive*¹⁸. C'est à l'initiative des patriarches du canton Bell que la décision de diluer les deux équipes du quartier Bali s'est opérée. Le club connaîtra plusieurs passages à vide avant de se reconstituer vers la fin des années 1950. Un principe ethnique était très observé dans son fonctionnement à savoir celui du quota minimal de cinq joueurs du canton Bell¹⁹ lors de chaque match. Par suite de multiples dissensions internes, le club est relégué en deuxième division avant de disparaître du championnat camerounais.

Suite au constat d'une filiation ethnique et/ou tribale des clubs, le ministre en charge du sport Michel Djensi décida d'ôter cette connotation identitaire. Cette « innovation » lui serait inspirée de son séjour en Guinée Bissau²⁰. C'est alors qu'il décida de les dénommer en se référant à l'arrondissement de la ville auquel chacun des clubs est rattaché. Au lieu de *Canon de Yaoundé*, il y aurait par exemple *Yaoundé 3*. C'est le 29 août 1970, à l'ouverture des travaux du congrès de la Fédération camerounaise de football (FECAFOOT) qu'il prit la décision (Benyembe, 1983 : 20).

La contestation est venue des dirigeants et des supporters qui ont unanimement rejeté la décision. À Douala en 1970, une marche eu lieu pour exprimer la désapprobation de la communauté sportive²¹. Durant cette période, le chef de l'État était hors du pays. Les manifestants ont multiplié les communications demandant au « Père de la nation » d'intervenir pour sauver le football camerounais. Dans l'imaginaire populaire, ce sont ces appels incessants qui allaient s'intensifiant qui auraient tiré le chef de l'État de son paisible bref séjour privé en Europe pour rentrer au pays. C'est au bas de la passerelle, au détour d'une interview, qu'il demanda au ministre de surseoir à sa décision²².

Ce fait prouve que l'unité nationale tant scandée à travers le football n'est qu'un construit politique quand cela arrange les dirigeants. C'est un discours qui relève de la propagande politique (Tchakhotine, 1992). Le fait que les citoyens adhèrent spontanément à l'équipe sans tenir compte des critères ethniques n'est pas une spécificité camerounaise. Par principe, l'orgueil national interpelle chaque citoyen et le conditionne à supporter les personnes qui valorisent les couleurs nationales.

Par ailleurs, la violence observée lors de matchs déterminants entre deux équipes d'une même ville n'est pas l'apanage exclusif du Cameroun. Certes, les mobiles et l'expression de la violence lors de ces confrontations ne sont pas les mêmes mais, la démarcation entre les supporters des deux camps est nette. C'est le cas en Angleterre s'agissant des clubs de la ville de Londres. Les six clubs les plus connus sont : Arsenal FC, Chelsea FC, Fulham FC, Tottenham Hotspur FC, Queens Park Rangers FC et West Ham United FC. Ces équipes portent les noms des quartiers ou des districts de la ville. Les matchs entre ces équipes sont des véritables *derbys* surtout ceux entre Arsenal et Tottenham et, de plus en plus, Arsenal contre Chelsea.

3. La nécessité d'efforts supplémentaires

A l'opposé de l'exemplarité de l'équipe nationale en matière d'unité nationale, la gestion du football au quotidien, à travers le championnat d'élite et l'orientation du choix des managers techniques de l'équipe senior, souffre de tares qui renouvellent la problématique de l'unité

¹⁸ Entretien avec Joseph Antoine Bell, le 19 octobre 2012, Douala.

¹⁹ Entretien avec Richard Eleme Manga, le 23 octobre 2012, Douala.

²⁰ Entretien avec Albert Atangana Mballa, le 16 octobre 2012, Douala.

²¹ Entretien avec Emmanuel Ngassa Happi, le 17 octobre 2012, Douala.

²² Entretien avec Abel Mbengue, le 25 septembre 2012 à Yaoundé.

nationale. Des pans entiers de l'univers sportif sont encore régis par des considérations sociologiques. Au niveau de l'instance faîtière et de la structure publique chargée du sport s'impose une plus grande imprégnation des valeurs prônées par le mouvement olympique pour que la pratique se rapproche au mieux d'un idéal universellement reconnu. Le choix des arbitres des matchs du championnat national et les raisons de la préférence des coaches étrangers illustrent fort bien l'état de la question.

3.1 Des critères sociologiques de choix de l'arbitre

Dans un match de football, l'arbitre joue un rôle fondamental. Il est le juge sur le terrain et ses décisions sont sans appel. L'unanimité n'est pas toujours acquise sur les décisions de l'arbitre. De surcroît, sa désignation fait l'objet de contestations permanentes. Le département du développement de l'arbitrage est la structure de la FECAFOOT compétente à ce sujet. Preuve que le football camerounais est traversé par des revendications identitaires, puisque les critères de désignation des arbitres intègrent l'origine de ces derniers par rapport à celle des équipes en compétition.

La procédure de désignation des arbitres a connu une évolution qu'il importe de retracer. C'est en 1985 que le test physique est devenu obligatoire dans ce corps de métier. Il existait alors des commissions provinciales et départementales. En 1992, une commission centrale s'occupe de la gestion des arbitres. Ce sont les multiples contestations, et- par crainte d'une envergure politique de celles-ci, que la FECAFOOT a centralisé la gestion. C'était dans un contexte de revendications politiques que ces revendications se sont parfois assimilées à des démarcations identitaires (Ntonfo, 1994 : 214). Les matchs décisifs de 1991 à 1993 ont incarné les tensions qui existaient dans ce contexte. C'est à ce titre que le dernier match du championnat pour le compte de la saison sportive 1992–1993 était considéré comme le second tour de l'élection présidentielle²³. Cette rencontre a opposé le *Racing* de Bafoussam au *Canon* de Yaoundé. Le club de l'Ouest est assimilé à la mouvance de l'opposition animée par le Social Democratic Front (SDF) tandis que celui de la capitale est vu comme une caisse de résonance des partisans du RDPC.

À force de politiser le football, ses dirigeants sont parvenus à intégrer les paramètres politiques dans leur gestion. D'ailleurs, le responsable du département de l'arbitrage à la FECAFOOT soutient que c'est « la contribution du football dans la construction de l'unité nationale »²⁴. Pourtant, l'impartialité et le professionnalisme des arbitres auraient conduit la communauté sportive nationale à leur accorder une crédibilité sans équivoque. En réalité, en intégrant les critères sociologiques pour éviter la dégénération des conflits lors des matchs, par souci d'éviter tout clash identitaire, cela conforte les parties prenantes sur la prégnance de la variable ethnique dans la conduite des affaires sportives. Le championnat national est émaillé des contestations témoignant le repli identitaire aussi bien des clubs que de leurs supporters.

Au début de chaque championnat, la commission nationale de désignation des arbitres tient une réunion au cours de laquelle sont sélectionnés les arbitres qui vont diriger les différentes rencontres. Les critères de désignation des arbitres prennent en compte les facteurs suivants: géographiques, sociologiques, ethniques, politiques, économiques, moraux et techniques de chaque postulant. C'est ainsi qu'un match entre le *Canon* de Yaoundé et l'*Union* de Douala ne peut être dirigé ni par un originaire du Centre, ni par un du Littoral. Pour avoir enfreint ce principe en dirigeant un match qui opposait *Tonnerre* à l'*Union*, l'expérience

²³ Entretien avec Essomba Eyenga, le 5 octobre 2012, Yaoundé.

²⁴ Entretien avec Raphael Divine Evehe, le 11 octobre 2012, Yaoundé.

de l'arbitre Louis Marie Ongoum a failli lui coûter la vie. *L'Union* était menée au score par 1 but à 0. Sur une faute que l'arbitre estime grave, il accorde un penalty contre le *Tonnerre* qui se transforme en but. Il a été assailli par la violence des joueurs et des supporters qui l'ont conduit au coma de plusieurs heures. Malgré cette mésaventure, il n'en revient pas, car s'exclame-t-il : « Quel était mon crime ? Aucune faute, à ce jour, n'a été trouvé dans mon arbitrage. Il ne fallait pas, tout simplement, qu'un Bamiléké, quelque intègre qu'il fût, dirigea une rencontre opposant une équipe bamiléké à une équipe bété. » (Ongoum, 1998).

Par ailleurs, il est mis à la disposition des arbitres des fiches de déclaration. Concrètement, chacun donne la liste des clubs avec lesquels il a des affinités, de quelque nature qu'elles soient. Dans cette logique, des arbitres sont reconnus par leurs affinités, comme inaptes à conduire impartialement les rencontres impliquant leurs équipes respectives. De même, les dirigeants des clubs font des correspondances de récriminations à la FECAFOOT dès lors qu'ils soupçonnent les accointances d'un officiel avec une équipe.

3.2 De la préférence des coaches étrangers comme temporisation du politique

La formation du staff technique de l'équipe nationale relève des compétences de la fédération. Au Cameroun, le choix du coach fait l'objet de rapports conflictuels entre le ministère en charge du sport et la FECAFOOT. Il n'est pas rare que les services de la Présidence s'impliquent directement dans cette désignation. Ce fut notamment le cas lors de la désignation du Français Paul Le Guen à la suite d'un entretien entre Biya et le Premier ministre français François Fillon venu au Cameroun pour assister à la fête de l'Unité le 20 mai 2009 (Tagne, 2010 : 34). Un constat s'impose : très peu de Camerounais ont occupé ce poste. Les quelques-uns présents sont Jean-Paul Akono, Jean Manga Onguéné, Jules Frédéric Nyonga entre autres (voir Tableau 1). Les raisons qui justifient cet état des choses mettent en exergue les limites du paradigme de l'unité nationale.

La forte ethnicisation du sport a fini par focaliser les débats sur l'identité des dirigeants. Par crainte d'une dégénération autour de la question, il est logique que très rarement soit confiée la direction de l'équipe aux locaux. De 1982 à 2010, sur la pléthore de coaches qui ont dirigé l'équipe nationale fanion, on dénombre à peine cinq Camerounais. Deux raisons expliquent cet état de choses : le peu de crédibilité accordée à cette catégorie de techniciens Camerounais²⁵, un choix managérial par crainte d'un favoritisme ethnique.

L'évolution du football professionnel en Europe est telle que les joueurs bénéficient d'un traitement salarial suffisamment important en comparaison au niveau de vie local d'un Camerounais moyen. Le sélectionneur peut, dans ce cas, se faire corrompre par un joueur pour assurer sa titularisation à l'équipe nationale. En plus des retombées financières escomptées par le joueur, sa participation à une compétition internationale est une occasion de visibilité qui attire les recruteurs des clubs²⁶. Le niveau de vie modeste des coaches Camerounais est de ce point de vue une cause éventuelle de leur vulnérabilité à la corruption²⁷. D'ailleurs, il n'est pas rare que certains coaches demandent une voiture ou un

²⁵ Entretien avec Jean Paul Akono, le 30 octobre 2012 à Yaoundé.

²⁶ Les soupçons de rançonnage des joueurs amateurs locaux voulant jouer à l'équipe nationale par le staff technique, de même que la corruption morale et subtile dont on soupçonne certains cadres de l'équipe nationale sont des exemples patents.

²⁷ L'inadéquation entre le salaire proposé à un expatrié et celui octroyé aux locaux est saisissant. À titre d'exemple, Le Guen percevait 35 millions de FCFA par mois alors qu'Akono n'a même pas fait l'objet d'un contrat en bonne et due forme qui l'engagea en qualité de sélectionneur national lors de son passage à la tête de l'équipe entre 2012 et 2013.

Tableau 1. Liste des entraîneurs de l'équipe nationale du Cameroun de 1990 à 2012.

Noms	Nationalités	Durées
Philippe Redon	Français	1990–1993
Jean Manga Onguene	Camerounais	1993–1994
Léonard Nseke	Camerounais	1994–1994
Henri Michel	Français	1994–1996
Jules Frédéric Nyongha	Camerounais	1994–1996
Henri Depireux	Belge	1996–1997
Jean Manga Onguene	Camerounais	1997–1998
Claude Leroy	Français	1998–1998
Pierre Lechantre	Français	1998–2001
Jean Paul Akono	Camerounais	2001–2001
Winfried Schäfer	Allemand	2001–2004
Arthur Jorge	Portugais	2004–2006
Arie Haan	Hollandais	2006–2006
Jules Frédéric Nyongha	Camerounais	2006–2007
Otto Pfister	Allemand	2007–2009
Thomas Nkono	Camerounais	2009–2009
Paul Le Guen	Français	2009–2010
Jacques Célestin Songo'o	Camerounais	2010–2010
Javier Clemente Lazaro	Espagnol	2010–2011

Source : *Stades*, n° 56, 2012, p. 3.

traitement spécial²⁸ à la charge d'une vedette de l'équipe nationale. C'est une réalité sociale qui n'échappe pas à la gestion sportive.

Le mythe de la magie de « l'homme blanc » continue de survivre dans le domaine du football. Contrairement à d'autres pays africains qui ont connu un palmarès sinon égal, voire plus important que le Cameroun et qui ont opté pour un staff technique local, le Cameroun n'obéit pas à cette mouvance. L'Égypte, le Nigeria et le Ghana pour ne citer que ceux-là, connaissent une permanence de sélectionneurs nationaux de leur nationalité. De 1990 à 2010, l'équipe du Cameroun a subi 19 changements de coaches.

Ce tableau récapitulatif révèle certaines constantes. La prédominance de 11 techniciens occidentaux est sans équivoque à savoir : cinq Français, deux Allemands, un Hollandais, un Espagnol, un Portugais et un Belge. Seulement 6 Camerounais²⁹ ont occupé ce poste avec notamment un double passage de Jules Frédéric Nyongha et de Jean Manga Onguene.

²⁸ Entretien avec Jean Paul Akono, le 30 octobre 2012 à Yaoundé.

²⁹ Contrairement à la dominance ethnique de l'équipe nationale qui reflète le succès d'un club ethno-régional spécifique, le choix d'entraîneurs de nationalité camerounaise n'a rien à voir. C'est ainsi que Jules Frédéric Nyongha est originaire de la zone anglophone du Sud-Ouest, Celestin Songo'o est natif du Littoral et appartient au groupe sociologique Bassa alors que Jean Paul Akono et Jean Manga Onguene sont Ewondo du Centre. Selon les données à notre disposition, aucun lien n'est à établir entre leur désignation et la dominance ethnique des joueurs de l'équipe nationale.

Le recours aux nationaux s'avère comme une solution temporaire avant le recrutement d'un expatrié. Pour preuves, la durée des Camerounais excède rarement une année et la direction du staff technique lors des compétitions internationales échoit aux Occidentaux. Seul le cas de Frédéric Nyongha de 1994 à 1996 se démarque de cette constante avec en prime l'occupation du poste de sélectionneur national lors de la CAN organisée en Afrique du sud. Dans la même foulée, le dénigrement des compétences des nationaux est illustratif parfois du caractère dérisoire du temps accordé pour s'occuper de la sélection nationale. Ainsi, les cas de Jacques Songo'o et de Thomas Nkono sont très évocateurs. Chacun d'entre eux n'a même pas eu l'occasion de convoquer une liste définitive de joueurs dans la mesure où chacun a fait moins de douze mois en poste. De même, ceux-ci ne bénéficient pas souvent d'un contrat professionnel en bonne et due forme³⁰.

Les défaites ne sont souhaitées par aucun des supporters mais, elles rentrent dans les réalités du jeu. Pour éviter une dégénération totale de la situation, les dirigeants, tout politiques qu'ils sont, évitent une tribalisation de la défaite. La neutralité supposée du coach expatrié évite une telle considération populaire. Pour hisser une personne au-dessus des multiples identités à la fois ethniques et linguistiques (le Français et l'Anglais, langues officielles), l'alternative de l'étranger est plus aisée à gérer.

Conclusion

Par le truchement du sport, une question aussi politique que sociale au Cameroun a pu être appréhendée : l'unité nationale. Elle est au cœur du projet de nation en perpétuelle construction. C'est aussi une thématique récurrente remise au goût du jour à chaque célébration et/ou commémoration des fêtes républicaines mais aussi des victoires de l'équipe nationale de football. A la fois un construit politique mais surtout une réalité sociale à multiples visages parfois convergents, de fois totalement contradictoires. Une complexité visible à travers le sport, véritable miroir de la société car : « la connaissance du sport est la clé de la connaissance de la société » (Norbert et Dunning, 1994 : 25). *A priori*, ce sport est le parfait reflet du principe qui reconnaît aux Camerounais une unité au-delà de leurs différences telles que les appartenances régionales, ethniques et culturelles qui les distinguent. Une telle conception est renforcée, notamment par la construction discursive du politique, ainsi que par le dépassement des relents ethno-centrés qui ont marqué la nature et le fonctionnement des clubs. Il s'impose la nécessité d'inculquer des valeurs olympiques aux acteurs du mouvement sportif pour qu'une unité plus durable et mieux assumée aussi bien en cas de victoire que de défaite soit solidement instaurée par des stratégies adéquates afin de remettre au football sa véritable fonction sociale car, "[...] football has become the entity of popular culture through which a large number of Cameroonians invest, communicate, and define themselves, both from within their society and to the rest of the world". (Oldenburg, 2006 : 14)

Bibliographie

- Abdoun Nassir (2012), « Football et dynamique sociopolitique au Cameroun (1965–2010) », mémoire de Master d'histoire, Université de Ngaoundéré
- Arnaud, L. et Arnaud, P. (1997), « Les premiers boycottages de l'histoire du sport », *Quasimodo*, n° 3–4, p. 85–100

³⁰ Ils sont même quelques fois revus au rabais et plutôt dérisoires. Le cas du limogeage en 2013 de Jean-Paul Akono que le ministère accusait d'avoir une trop grosse prétention salariale, lorsqu'il demandait moins d'une dizaine de millions de francs CFA par mois. Somme d'autant plus dérisoire à la lumière des contrats proposés aux « sorciers blancs ».

- Badié, B. (1992), *L'État importé. Essai sur l'occidentalisation de l'ordre politique*, Paris, Fayard
- Bayart, J.-F. (1985), *L'État au Cameroun*, Paris, FNSP
- Bell, J.A. (2011), *Vu de ma cage*, Yaoundé, Shabel
- Benyembe, J. (1983), *Les grandes aventures du sport camerounais : De 1923 à 1983*, Tome I, Yaoundé, CEPER
- Bernasconi, G. (2010), « De l'universalisme au transnational, Le comité international olympique, acteur atypique des relations internationales », *Bulletin de l'institut Pierre Renouvin*, n° 31, p. 151–159
- Biya, P. (2010), « Lettre du Président de la République, Président national du RDPC à tous les Camerounais et aux militants du RDPC » in Mbala Ze, B. (ed.), *Analyses sémiolinguistiques de la première lettre du Président Paul Biya à tous les Camerounais et aux militants du RDPC*, Yaoundé, SOPECAM
- Bovin-Chouinard, M. (2009), « Le soccer comme arme antifasciste : une histoire politique, culturelle et sociale de la tournée de l'équipe nationale Basque en URSS pendant la guerre civil espagnole », mémoire de maîtrise en histoire, Université du Québec à Montréal
- Bromberger, C. (1998), « Le football, phénomène de représentation », *Géopolitique du football*, Paris, Complexe
- Fecafoot Mag* (2010), Edition spéciale de juin 2010
- Hamelin, G. (2009), « Le sport comme continuation de la politique : la tournée du Dinamo de Moscou en Grande-Bretagne, 1945 », Mémoire de maîtrise en histoire, Université du Québec à Montréal
- Huizinga, J. (1971), *Homo Ludens*, Boston, Beacon Press
- Kemmegne, C., s.d., *Paul Biya parle au Cameroun, à l'Afrique et au monde* s.d.p
- Kodo-Ela, J.-C. (1990), *Il était une fois... Les lions indomptables du Cameroun*, Yaoundé, SOPECAM
- Laguillaumie, P. (1972), « Pour une critique fondamentale du sport », Collectif, *Partisans : Sport, culture et répression*, Paris, Maspéro
- Mauss, M. (1950), *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France
- Médard, J.-F. (1990), « L'État patrimonialisé », *Politique africaine*, n° 39, p. 25–36
- Ndongo Minsoko (2006), *Livre d'or du sport camerounais de 1960 à nos jours*, Yaoundé, CNOSC
- Norbert, E. et Dunning, E. (1994), *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Paris, Fayard
- Ntonfo, A. (1994), *Football et politique du football au Cameroun*, Yaoundé, CRAC
- Oldenburg, A. (2006), "The Popular Conception of Football in Cameroon: A Postmodern Study of Cultural Performance and Meaning in Contemporary Society", submitted for SIT Study Abroad Program, Anthropology and English, Washington University, Saint-Louis
- Ongoum, L.M. (1998), « Être arbitre de football au Cameroun, une expérience douloureuse », *Motspluriels*, n° 6, <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP6981mo.html>, consulté le 14 octobre 2012
- Pivato, S. (1992), « Le ballon avant le football », *Sport et Histoire*, n° 1, p. 11–26
- Poli, R. et Dietschy, P. (2006), « Le football africain entre immobilisme et extraversion », *Politique Africaine*, n° 102, p. 173–187
- Prost, A. (1988), « Les mots », in R. Rémond (ed.), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil
- S. E. Ahmadou Ahidjo (1980), *Anthologie des discours 1957-1979*, Tome 2, Les Nouvelles Editions
- Sindjoun, L. (1996), « Le Président de la République au Cameroun (1982–1996). Les acteurs et leur rôle dans le jeu politique », *Centre d'Étude d'Afrique Noire*, n° 50, p. 1–45
- Sindjoun, L. (1997), « Élections et politique au Cameroun : concurrence déloyale, coalitions de stabilité hégémonique et politique d'affection », *African Journal of Political Sciences*, Vol.2, n° 1, p. 89–121
- Sindjoun, L. (2002), *L'État ailleurs. Entre noyau dur et case vide*, Paris, Economica
- Stades*, 2012, n° 52 du 20 septembre 2012
- Tagne, J.-B. (2010), *Programmés pour échouer*, Yaoundé, Schabel
- Tchakhotine, S. (1992), *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard
- Vidacs, B. (2006), « Through the Prism of Sports: Why Should Africanists Should Study Sports? », *Afrika Spectrum*, n° 3, p. 331–349
- Yange, P. (2003), « Jesse Owens (1913–1980) : le plus grand athlète du 20^{ème} siècle ? », <http://www.grioo.com/info50.html>, consulté le 10 janvier 2013